

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 12

Artikel: Lettre d'un jeune Vaudois servant dans l'armée américaine
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176572>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pourrait en faire à la topographie, à l'enseignement, etc.; ce sera peut-être le sujet d'une nouvelle communication au *Conteur Vaudois*.

ALEX. MICHOD.

Notes sur la culture du lin.

Dans les Alpes, le lin ne se cultive qu'en très-minimes quantités; cependant, il y réussit beaucoup mieux que dans la plaine, où il est sujet à bien des casualités inconnues dans la montagne; si on n'y recueille qu'une qualité médiocre, c'est parce qu'on ignore que le lin s'abâtardit très-prompement, qu'il faut sans cesse en renouveler la graine par celle de Russie, comme cela se pratique en Flandre et en Irlande, où il se cultive sur une très-grande échelle et forme un objet important de commerce. Pour opérer ce renouvellement, on ensemeence chaque année une petite partie de son champ en graine de lin de Russie qu'on laisse arriver à complète maturité, afin que la graine soit propre à servir de semence l'année suivante; mais il faut cependant faire observer que le lin qu'on laisse ainsi arriver à toute maturité est d'une qualité bien inférieure à celui qui est récolté plus tôt, encore vert, et dont la graine sert à faire de l'huile.

La Flandre, où se cultive beaucoup le lin, est un pays de plaines; le sol y a une valeur bien supérieure à celui des Alpes, et un champ de lin y est réputé d'un rapport bien plus élevé que celui de toute autre récolte; si l'on ajoute à cela que les Alpes sont plus favorables à la culture du lin que la plaine, on peut espérer un très-bon résultat; en attendant que l'expérience le démontre, que l'on en fasse l'essai sur de petites étendues de terrain, qu'on se rende compte du produit, car cette culture peut devenir très-lucrative.

On objectera qu'il ne faut pas nuire à la production de l'herbe qui est le produit le plus naturel et le plus convenable des Alpes; sans le contester, on doit donner la préférence à ce qui est le plus avantageux. D'ailleurs, quelle que soit l'extension que pourrait prendre la culture du lin, elle n'occupera jamais qu'une très-petite étendue de terrain comparativement à celle qui restera en prairies, et le champ qui aura été bien fumé et cultivé pour recevoir du lin, produira plus d'herbe les années suivantes, puisqu'un intervalle de 6 à 7 ans est nécessaire avant qu'on puisse ressemer du lin à la même place. On sème de préférence le lin après une récolte d'avoine, de pommes de terre ou de fèves, qui a été bien fumée; en automne, on laboure assez profondément la terre; en hiver, on y répand de l'engrais liquide d'étables de vaches. Dans les terres légères, on sème le lin deux ou trois semaines plus tôt que dans les terres fortes. Lorsque le lin est encore très-court, qu'on peut le fouler sans lui nuire, il faut en extraire toutes les plantes étrangères. En novembre, la graine

de lin de Russie arrive dans les ports de mer d'Amsterdam, Rotterdam, Anvers, etc.

Un négociant de Lausanne, voulant encourager chez nous, la culture du lin, a fait venir de Russie une certaine quantité de graine qui sera délivrée, au prix d'achat, à toutes les personnes qui désirent en faire l'essai. — *Dépôts*: M^{me} Chevalley, à Lausanne; Louis Audemars, au Brassus; Bezençon et fils, à Echallens; David Dubuis, à Rossinières; Ulric Haldy, à Gessenay; Antonio, à Monthey; Antonio, au Sépey; M^{me} Cordey, à Savigny.

Lettre d'un jeune Vaudois

servant dans l'armée américaine.

Nous devons à l'obligeance d'un de nos abonnés de pouvoir communiquer à nos lecteurs la lettre suivante qui lui a été adressée par un de ses parents, jeune Vaudois servant dans l'armée fédérale en qualité d'aide-de-camp du général Spears. Outre quelques détails de famille que nous avons supprimés, cette lettre donne sur la guerre actuelle des renseignements très-caractéristiques et sur l'exactitude desquels on peut compter.

« Quartier-général, 1 brigade Teness., camp près Musfreesboro, Rutherford C. Teness. 6 janvier 1863.

..... « Notre brigade quitta Louisville le 7 décembre au soir, par un froid fort vif. Nous dûmes bivouaquer plusieurs nuits sans tentes, le sol durci par le gel ne permettant pas d'enfoncer les piquets. Arrivés à Bowline Green, nous reçûmes l'ordre d'y rester 8 jours en garnison, puis nous continuâmes notre pénible voyage avec 400 chariots attelés de 6 mulets et chargés de provisions et munitions, 1400 bœufs, 500 mulets chargés et 100 ambulances. Il y avait 5 régiments d'infanterie, autant de cavalerie, le tout formant un convoi de 2 lieues et demie de long. J'étais monté, mais en qualité d'aide-de-camp du général commandant, j'ai fait le triple de la distance (200 milles), tant j'ai dû surveiller cet immense convoi de la tête à la queue pour que la marche se fit en bon ordre. Le pays étant bien boisé, nous faisions pendant la nuit des feux énormes pour nous garantir du froid. Nous craignons d'être surpris par le célèbre Morgan, commandant une brigade de cavalerie ennemie, mais il nous a laissé passer sans entrave. Nous voyagions sans cesse en pays ennemi, cette partie du Kentucky étant rebelle. La route était solitaire; des maisons de ferme et des villages abandonnés ou brûlés, des champs piétinés, des granges vides; ni hommes, ni bétail. Partout des cadavres de chevaux et de mulets abandonnés par les armées des deux partis. Des nuées de vautours planant dans l'air infect et attendant la part que nous ne pouvions manquer de leur laisser, car nos mulets n'étant pas domptés, beaucoup se ruent sous le collier, se cassent les jambes dans les chaînes et sont abandonnés par nos charretiers. Je me suis fait un devoir d'abattre beaucoup de ces pauvres animaux ainsi voués à mourir de faim.

Nous arrivâmes à Nashville le 24 décembre et campâmes dans ses environs pendant 8 jours, puis reçûmes l'ordre de partir pour escorter un convoi de provisions pour l'armée de Rosecrans, combattant devant Murfreesboro. Il tomba toute la nuit une pluie fine et glacée; nos hommes marchaient en silence, car l'ennemi avait réussi à tourner Rosecrans la nuit précédente et à brûler un convoi de provisions dont nous vîmes les restes encore fumants. Nous arrivâmes enfin au milieu de la grande armée de Rosecrans composée de 150 à 170 mille hommes, et dont les feux éclairaient

tout l'horizon. La bataille, qui durait depuis 5 jours avec diverses chances et restait indécise, recommença. Nos soldats trempés et glacés durent marcher sur l'ennemi. Le feu commença et se maintint sur une ligne de 5 lieues et demie de long. Vers 4 heures de l'après-midi, nous reçûmes l'ordre d'avancer pour chasser l'ennemi hors d'un bois qu'il occupait. On attendit la nuit, puis 12 pièces d'artillerie commencèrent à lancer des bombes coniques pendant que l'infanterie attendait l'ordre de monter à l'assaut. Le moment était sérieux. Les détonations de l'artillerie suivies de l'affreux sifflement des bombes se mêlaient aux cris des blessés, au craquement des arbres qui tombaient dans la forêt et aux hurrahs de nos soldats qui marchaient à l'assaut et balayèrent le bois sous un feu terrible de mousqueterie. Les rebelles prirent la fuite, emportant leurs blessés à la faveur de la nuit. Ce fut là le dernier épisode de la grande bataille. Nos hommes revinrent en triomphe. On retourna au camp et je dus aller immédiatement au quartier du général Rosecrans faire mon rapport et lui présenter les prisonniers avec les compliments du général Spears. Je fus fort bien reçu. La nuit fut pluvieuse et froide; nous étions sans tentes. Le général passa la nuit sous un cèdre ayant ses aides à ses côtés. Le lendemain, dimanche 4 janvier, l'ennemi avait disparu. Je parcourus le champ de bataille et je vis des choses terribles, épouvantables, des choses qui m'ont fait plus de mal que les mauvaises nuits du bivouac et que je préfère ne pas décrire. Cette grande bataille entre les deux armées avait duré depuis le lundi au samedi, et l'on n'avait point enseveli de morts. L'artillerie avait joué un grand rôle des deux côtés. Les officiers rebelles avaient distribué chaque matin de l'eau-de-vie à discrétion à leurs soldats, presque tous les morts en avaient encore dans leurs gorges. Ces hommes furieux s'avancèrent en colonnes serrées, et poussant des cris terribles, sur nos plus fortes batteries qui les laissaient arriver à portée et les fauchaient comme de l'herbe; il y a eu des cas où une douzaine de rebelles échappés à la mitraille ont tenté de prendre la batterie à la baïonnette et se sont fait tuer sur la pièce qu'ils voulaient enclouer. Nous avons perdu peut-être plus de 10,000 hommes, sans compter un nombre considérable de blessés. C'est une victoire qui nous coûte cher. Chaque régiment a dû fournir 50 hommes de service pour enterrer les morts; cela fait donc 9000 hommes employés à cette triste besogne; qui a commencé dimanche après-midi et n'était pas achevée ce matin. Il est vrai que le champ de bataille occupait un espace équivalant 5 lieues carrées, puisqu'on s'est battu sur une ligne de 10 milles de long sur 4 de large. Les rebelles ont perdu autant de monde que nous et ont laissé leurs morts sans les ensevelir. Toutes les maisons de Murfreesboro, petite ville où nous sommes entrés sans résistance, étaient remplies de blessés rebelles abandonnés par l'armée en fuite, qui pourtant leur avait laissé des chirurgiens et des infirmiers. Maintenant nous sommes campés à 4 mille sud-est de Murfreesboro. Le bruit court qu'une brigade de cavalerie fédérale a pénétré jusqu'à Knoxville et détruit le chemin de fer. Si cela se confirme, l'Est Tennessee sera bientôt délivré. Ce pays-ci est fort riche, et quoique l'armée rebelle y ait séjourné trois mois, le maïs abonde encore dans les champs. Les habitants sont tous rebelles, mais un grand nombre nous demandent à prendre le serment de fidélité; ils se tiennent ordinairement cachés dans leurs maisons; ceux que l'on rencontre ont l'air abattus, découragés et tremblent à la vue des habits bleus. Nos officiers ont soin de faire comprendre aux nègres abandonnés par leurs maîtres la proclamation de Lincoln qui les libère. Le général Spears, qui possédait avant la guerre une soixantaine de nègres, est maintenant un abolitionniste zélé.

L'Est Tennessee doit être libéré du joug qui l'opprime; il n'y a pas d'autre moyen pour moi d'arriver à ma famille, et il est juste que je prenne ma part des dangers et des souffrances que l'armée libératrice doit endurer. Une fois réuni aux miens, je ne pense pas rester dans l'armée.

Harangue

du maire de Brive-la-Gaillarde à l'empereur Napoléon I^{er}.
Sire!

Ni Epaminondas à la bataille d'Actium, ni Jules César aux champs de Trasimène, ni Alexandre lui-même, le grand Alexandre, dans ses conquêtes sur les Carthaginois, aucun héros de l'antiquité ne peut être comparé à votre majesté.

Après avoir, en Egypte, teint du sang de ses ennemis les eaux de l'Euphrate et du Scamandre, vous fendez les flots amers de la mer, pour retourner dans votre patrie dont la voix vous appelle à grands cris.

Vous arrivez, vous trouvez la France en souffrance, et l'Empire allant de mal en pire; mais, ô miracle! à peine votre majesté paraît que, pour Elle, et par ses parents sans pareils, tout est réparé dans Paris!

Les factieux se dissipent à son aspect comme les brouillards du matin se dissipent à l'aspect du grand Phébus, sortant tout rouge et tout enflammé des portes de l'occident.

Tandis que tout était dans l'attente de tant d'attentats contre l'état, Napoléon, toujours vainqueur, vint et vainquit vingt peuples vains et vindicatifs. Oui, sire! marchant toujours de conquêtes en conquêtes, après avoir conquis le Caire, on vous voit faire damner le Danemark et suer la Suède. Vous avez ensuite battu les Bataves, mis en flamme les Flamands, vous avez lié les Liégeois, démonté les Piémontais, gêné les Génois, asservi la Serbie, fait esclaves les Esclavons, berné les Bernois!

C'est peu; vous faites bientôt bisquer les Biscailles; et après avoir arrêté dans Saragosse l'arrogance des rogués et arrogants Arragonais, il faut enfin que votre V. M. vienne à Vienne, se marie avec Marie, et, par ce mariage marquant empêche ces tricheurs d'Autrichiens d'opposer leurs tricheries à la franchise des Français affranchis pour jamais! *Dixi!*

(Communiqué par M. F.)

Pour la rédaction: H. RENOU, L. MONNET.

SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE DU CANTON DE VAUD

Séance du lundi 16 février prochain.

ORDRE DU JOUR:

Suite de la discussion sur le traité de commerce avec la France (question des tarifs).

Le Comité.

VINS FINS DU RHIN,

chez M. H. RENOU-PERRELET, rue Haldimand, 3.

Laubenheimer 1846, 2 fr. 80 la bouteille; **Niersteiner**, 2 fr. 50.

Forster-Traminer; **Hocheimer**, 2 fr. 90.

Rudesheimer, **Liebfraumilch**, 5 fr. 50.

Johannisberg, moussoux, vin couronné à Londres et supérieur aux meilleurs Champagnes français, fr. 8.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.